

Londres, 1^{er} janvier 2012. Je suis heureux. J'ai bien l'intention de jouir de ce premier voyage avec toi. De retour à l'hôtel après une longue balade, nous faisons l'amour et nous endormons l'un contre l'autre.

Je me réveille en criant. Tu sursautes.

« Ça va ? »

– Oui, oui, ça va. »

Tu replonges dans un sommeil paisible que je t'envie souvent.

Ma mère aime à répéter que j'étais un nourrisson difficile : *un gueulard*.

Le médecin lui conseillait d'agrémenter mes biberons de Gardenal.

Les sièges de la Renault 12 de mes parents étaient en nylon vieil or. Le contact de mes ongles avec le tissu me faisait frissonner. En été, l'arrière transpirant de mes cuisses collait à l'assise.

Lors de nos trajets, mes parents se disputaient souvent, à voix basse, jusqu'à ce que mon père appuie sur l'accélérateur et ma mère hausse le ton :

« Quand tes gosses seront au cimetière... »

Ma sœur et moi nous cramponnions aux accoudoirs des portières.

« On est bientôt arrivés », disait ma mère pour nous rassurer.

Mes grands-parents avaient une Peugeot 504 gris métallisé intérieur cuir avec appuie-tête et de confortables accoudoirs. Ma grand-mère me cédait toujours sa place à l'avant et mon grand-père avait une anecdote pour chacune des routes que nous empruntions. Il y avait toujours une couverture pour les pique-niques, un rouleau de papier toilette dans le coffre, et un paquet de bonbons acidulés dans la boîte à gants.

La famille de ma mère, comme celle de mon père, est originaire de Saint-Genis-les-Ollières, un village des coteaux lyonnais.

Les deux familles ne se parlaient pas. « Des bêtises ! » me répondait ma mère quand je lui en demandais la raison. Mes futurs parents allaient danser tous les dimanches après-midi mais c'est au cinéma qu'ils ont échangé leur premier baiser.

« J'aime bien ce genre de pièces, souvent tirées d'histoires vraies. Ce sont les plus belles ! » C'est ce que m'a dit ma mère l'autre jour en sortant du théâtre. Nous venions d'y voir *Festen*. Elle dit préférer ça à toutes les conneries qui passent à la télévision. Les éternelles rediffusions de vieux films l'*énervent* (surtout ceux avec Louis de Funès), elle trouve les comédies romantiques *gnangnan* et la plupart des humoristes *bébêtes*.

Mon grand-père ne voulait pas donner sa fille au rejeton d'un *bon à rien* et d'une

fainéante qui avait *couché avec la moitié du village*.

Il avait d'autres ambitions pour elle. Épiciers et bâtisseurs, il avait repéré un de ses fournisseurs en charcuterie ainsi qu'un maçon déjà installé à son compte dans un village riverain. Il aurait volontiers fait gendre un de ces deux gars courageux.

Il n'appréciait guère plus les six frères et sœurs de mon père. La fille aînée était toujours *saoule comme un cochon*, la deuxième avait *le feu au cul*, Joanès, le troisième, était *voleur et gigolo*. Seules Georgette et Marinette, travailleuses et discrètes, étaient des *filles bien*, au détail près que l'une avait épousé un Arabe – fils de harki mais arabe quand même – et l'autre avait toujours une cigarette au bec.

Je n'ai jamais su le vrai prénom du mari arabe de ma tante Marinette : tout le monde l'appelait Bibiche.

Bibiche vivait *comme nous*, et toute la famille s'accordait à dire que c'était un gars *bien*. Il arrivait qu'on lui demande de faire son fameux couscous.

L'épicerie de mes grands-parents était un des commerces les plus prospères de la rue Flachet à Villeurbanne. La devanture était composée de deux grandes vitrines aux sous-bassements couverts de mosaïques bleu clair et coiffées d'une imposante enseigne bordeaux *Épicerie Primeurs*. La porte vitrée, constamment ouverte, débouchait sur un vaste local, haut de plafond, aux murs peints en bleu ciel, dans lequel on trouvait, sur les rayons pleins à craquer, les meilleurs produits. À chaque article vendu, la consigne était d'avancer celui qui se trouvait derrière, de sorte que les clients aient toujours le sentiment que la boutique regorge de marchandise.

Mon grand-père était particulièrement fier de son étal de primeurs : le plus beau du quartier. Il manipulait ses fruits et légumes avec soin et veillait à ce que personne ne les tripote, ce qui les aurait rendus invendables.

Quand je parle de mes grands-parents, c'est toujours des parents de ma mère qu'il

s'agit. Je n'ai de souvenir de ma grand-mère paternelle qu'une mémé qui regardait la vie de son fauteuil en osier.

Mon grand-père ne voulait pas de ce mariage. Il avait déjà éloigné le premier flirt de ma mère en le pistant et en lui flanquant sans mot dire une bonne correction, afin de le dissuader à jamais de s'approcher d'elle. Il usait du même procédé avec les chiens qui entraient dans la cour de sa maison lorsque Belle, sa chienne, était en chaleur.

Ma mère avait affiché sa liaison avec mon père dans le village.

Mon grand-père a donc consenti au mariage mais il a refusé la traditionnelle présentation des familles.

C'est avec une perche terminée par un crochet que ma mère était chargée d'ouvrir et fermer les lourds rideaux de fer qui sécurisaient l'épicerie. En lui imposant cet exercice matin et soir, ses parents espéraient se passer

de l'intervention d'une faiseuse d'anges. Elle était tombée enceinte trop tôt.

Je ne me servais jamais des roues que contenait la boîte de Lego que j'avais reçue pour Noël. Je les aurais volontiers échangées contre quelques briques ou morceaux de toiture. J'en manquais toujours pour construire la grande maison dans laquelle j'imaginai rassembler ma famille.

Mes grands-parents réunissaient enfants et petits-enfants deux fois dans l'année : à Noël et pour la fête des Mères et des Pères que nous célébrions en même temps. Mon grand-père s'installait le premier, à un bout de table, dans le fond de la pièce afin de faciliter aux femmes l'accès à la cuisine. Ses gendres s'asseyaient à ses côtés. Lui seul débouchait les vins, découpait la viande et tranchait le pain. Trois tâches qu'il ne confiait ni aux femmes, ni à ses gendres.

La cérémonie a eu lieu le 29 juillet 1963 à 11 h 30.

Mon grand-père n'a pas convié la famille *adverse* au banquet.

Les mariés sont immédiatement partis en voyage de noces.

La mère de mon père est rentrée chez elle à pied.

Les frères et sœurs de mon père ont improvisé un déjeuner.

Mon père détestait son frère Joanès, celui qui habitait Paris.

Je ne le connaissais pas et lorsque je posais des questions à son sujet, ma mère me répondait : « Il est un peu *spécial*. »

Je fus conçu quelques jours après la noce de mes parents. Trois mois plus tôt, mon grand-père avait finalement fait avorter ma mère afin qu'elle se marie *propre* !

Curieusement, mon grand-père espérait que mes parents lui feraient une petite-fille.

Si son vœu avait été exaucé, je me serais prénomme Christine. Fâché que l'aîné de ses petits-enfants ait un zizi, il n'est pas venu voir ma bobine à la clinique.

Je m'appelle Éric.

J'aurais adoré être chanteur. Je me suis récemment mis au piano. Je prends des cours et peux m'accompagner par cœur sur *Je suis malade*. Je l'ai chanté à ma mère lors de son dernier séjour chez moi. À la fin de ma prestation, après un silence de quelques secondes, elle a levé la tête du dernier catalogue Leroy Merlin et m'a demandé : « Tes voisins ne rouspètent pas ? »

Ma tante Paulette, sœur benjamine de ma mère, habitait chez nous. Elle s'occupait de ma sœur Nadine et moi lorsque ma mère travaillait. Elle possédait un électrophone Teppaz et tous les quarante-cinq tours des chanteurs yé-yé.

L'autre jour, j'ai eu ma mère au téléphone. Elle m'a dit avoir vu Sheila chez Drucker, chez Sébastien, puis dans *Nous Deux* et *Télé Star*.

« Sheila essaie de revenir mais ça ne marche pas. »

Il arrivait que l'on parle musique dans ma famille.

Mon cousin Jean-Jacques préférait Sylvie Vartan à Sheila parce qu'elle avait un plus beau cul.

Ma mère avait le béguin pour Julio Iglesias et Sacha Distel. En revanche, elle ne supportait pas Mireille Mathieu, *maniérée et mal fagotée*.

Mon père aimait bien Gilbert Bécaud. À chacune de ses apparitions télévisuelles, il répétait : « Il a toujours sa cravate à pois ! » ou alors : « Tiens, c'est rare de le voir sans sa cravate à pois ! »

Ma grand-mère détestait Johnny Hallyday : « Il ne chante pas, il gueule ! »

Mon grand-père, lui, ne comprenait pas cette génération de chanteurs « tous infoutus de passer à la télé sans qu'une ribambelle de nègres se dandine autour d'eux ».

Leurs avis s'harmonisaient concernant le classique et l'opéra, regroupés sous le terme de *grande musique* : tous trouvaient ça chiant.

Ma mère était très fière de ses plantes d'intérieur perchées sur les porte-pots en fer forgé fabriqués par mon père. Elle disait avoir la main verte, particulièrement pour ses impatientes, que par erreur elle appelait *patiences*.

Mon père rentrait tard dans la nuit, de plus en plus tard, de plus en plus souvent.

Ma mère avait beau redoubler d'efforts pour que ma sœur et moi ne nous apercevions de rien, sa tristesse contaminait notre soupe de pâtes alphabet et gâchait le « Bonne nuit les petits ! » de Nounours.

Une fois le marchand de sable passé, elle allait guetter le reste de sa soirée à la fenêtre.

À notre demande, ma sœur et moi avons eu successivement un poisson rouge, un canari et deux chinchillas. Tous ont crevé

prématurément : le poisson d'une eau non renouvelée, le canari, d'une mort non élucidée et les deux chinchillas, retrouvés pendus, à quelques jours d'intervalle, une patte coincée dans les barreaux de leur cage.

Ma mère nous reprochait de ne pas nous occuper de nos bestioles.

Quand il y avait du foot à la télé, mon père rentrait plus tôt que d'habitude. Un soir, assis devant le spectacle dont l'intérêt m'échappait, je dis qu'en donnant un ballon à chaque joueur, ils pourraient s'amuser sans se battre ! Mon père n'a sûrement pas jugé utile de m'expliquer les règles du jeu, se contentant d'un sourire jaune qui m'a mis mal à l'aise.

En bas à droite, sous l'écran de notre télévision de marque Avia, était inscrit en lettres dorées *De Luxe*. La porte latérale dissimulait les boutons de commande. Pour obtenir la première chaîne, il était recommandé de ne pas appuyer trop fort sur le bouton, au risque de voir celui de la deuxième chaîne précédemment sélectionnée se déboîter en s'éjectant.

Les plantes offertes à ma mère par ses visiteurs restaient dans leur pot d'origine, recouvert d'un cache en papier plissé, le plus souvent vert. Le nœud en bolduc ayant orné l'emballage en papier transparent trouvait sa place au milieu des feuilles. Le tout était posé sur une sous-tasse afin que l'eau des arrosages ne coule pas sur la télévision.

J'avais six ans : tous les matins, ma mère m'enlevait la lourde garniture chaude et mouillée. Les élastiques des culottes en caoutchouc m'irritaient l'entrejambe.

L'odeur acide des couches et du plastique imprégnés de pipi me rassurait.

Ma mère refusait que ma sœur et moi participions aux tâches ménagères. Elle estimait le faire plus vite seule. Il était important pour elle que la maison soit toujours propre et parfaitement en ordre. Chaque objet était si bien à sa place qu'il en paraissait encore plus silencieux.

Sitôt levés, nous étions tous douchés, habillés, les lits étaient faits. Après chaque repas, la table était aussitôt débarrassée, la vaisselle lavée, essuyée, rangée. Le passage d'un torchon sec sur l'évier et les chromes des robinets clôturait le rituel quotidien de ma mère. Elle prouvait ainsi aux visiteurs, même impromptus, que tout allait bien.

Sans jamais l'avoir vu, je savais que mon oncle Joanès réapparaissait de temps en temps, « quand il a besoin de pognon ! » grognait mon père : « S'il remet les pieds ici, je lui fous mon poing dans la gueule ! »

Le reste de la fratrie semblait bien l'aimer.

La haine de mon père à l'égard de son frère m'intriguait : « Un pédé, une saloperie, une merde... »

Mon grand-père disait mon père *fainéant et bon à rien*.

Mon père disait mon grand-père *vieux con*.
Je les aimais tous les deux.